

Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*, 1963

Une femme se présente comme la narratrice de ce récit : on ignore son nom : on sait seulement qu'elle est âgée de 40 ans, qu'elle est veuve, et qu'elle a deux filles adultes. La narratrice affirme avoir besoin de coucher par écrit son quotidien car elle est livrée à elle-même et essaie de survivre. Elle perd peu à peu la notion du temps et se sent glisser vers la folie.

Elle occupe la maison du mari de sa cousine Louise : Hugo Rüttlinger. Cet homme d'affaire aisé s'est offert un domaine de chasse dans les Alpes autrichiennes et un chalet qu'il a rempli de provisions et de matériel, par peur d'une guerre nucléaire et par souci de sa santé, dont il se plaint sans cesse. Il n'aimait pas la chasse mais appréciait le calme de la nature. En avril, Louise et Hugo ont invité la narratrice à venir passer quelques jours au chalet. Tous trois s'arrêtent au pavillon du garde-chasse pour récupérer le chien, un braque de Bavière au pelage roux nommé Lynx. Puis Louise et Hugo partent au village et laissent la narratrice seule au chalet avec le chien.

Le lendemain matin, ils ne sont pas revenus : la narratrice sort du chalet et en avançant dans la route qui conduit vers la vallée, elle observe un phénomène étrange : un mur invisible semble condamner le passage de la gorge. De l'autre côté, un homme semble figé par la mort au moment où il se rince le visage dans une fontaine [p. 20-21]. La narratrice suppose par conséquent que toute la population au-delà du mur est morte. Elle réorganise le chalet pour dormir au rez-de-chaussée. La radio de la Mercedes d'Hugo ne produit que des grésillements [p.29].

[p. 31] Le lendemain, elle retourne au mur et essaie de le délimiter en plantant des branches à sa base. Elle aperçoit au loin dans des fermes, d'autres animaux et êtres humains figés par la mort. Elle découvre qu'une vache solitaire s'est retrouvée de son côté du mur [p.36] ; elle n'a pas été traitée depuis deux jours et ses mamelles sont douloureuses. Après la traite, qui soulage l'animal, la narratrice installe sa vache dans la cabane du garde-chasse. Les jours suivants, elle emmène au pâturage et traite la vache, qu'elle baptise Bella. [+ pensées de ses enfants, p. 46-47]
Elle fait l'inventaire de tout ce qu'elle possède : provisions,

« Aujourd'hui cinq novembre, je commence mon récit » « M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison » (9)

« J'ai entrepris cette tâche pour m'empêcher de fixer les yeux grands ouverts le crépuscule et d'avoir peur. Car j'ai peur. » (10)

« A cette époque, on parlait beaucoup d'une guerre atomique et de ses conséquences » (12)

« J'ai tjrs été sédentaire de nature » (13)

« Je n'avais pas pensé à mettre mes chaussures de montagne, et je trébuchais maladroitement sur les cailloux pointus »

« Quand j'atteignis enfin l'entrée de la gorge, j'entendis Lynx hurler de douleur et de terreur. » (17)

« Mon cœur avait eu peur avant que je ne sache » (18)

« J'ai pris l'habitude d'appeler cette chose « le mur », il fallait bien lui donner un nom puisqu'elle existait » (19) + évocation de la mésange morte de s'être cognée contre le mur (21)

« Dans la prairie, n'étaient restés en vie que l'herbe et les arbres ; le feuillage nouveau se déployait... » (25)

« Il était incontestable que pendant la nuit un mur invisible était descendu ou bien s'était « levé et que ds la situation où j'étais il n'était pas possible de trouver une explication à ce fait. » « prison forestière » (26)

« Mais comme jusqu'à ce jour les dangers ne m'étaient venus que des humains, j'étais incapable de changer si vite d'opinion. L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie. » (28)

« A ce moment [en entendant la radio grésiller] j'aurais dû comprendre, mais je ne voulais pas. J'aimais mieux me persuader que pendant la nuit qqch s'était détraqué ds l'appareil. » (29)

« Je ne sais pas s'il [Lynx] oublia de le faire [se rendre à l'entrée de la gorge] ou si dans son cerveau de chien il avait compris la vérité avant moi. » (30)

« **Pour la première fois, je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre** » (33)

Annonce de la mort de Lynx (34)

« Un tel mur n'aurait tout simplement pas dû exister. Le fait de le border de branches vertes était une 1ère tentative, puisqu'il était là tout de même de le remettre à sa place. » (34)

« Je ne sais pas si c'est vrai, mais plus tard j'eus souvent l'impression que Lynx savait très bien s'y prendre avec les vaches. Je pense que le garde-chasse avait dû s'en servir comme chien de berger quand il sortait les vaches sur les prés en automne » (38)

« **J'étais à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache** » (39)

« La façon qu'elle avait de tourner la tête de tous côtés, en arrachant les feuilles des buissons, me faisait penser à une jeune femme coquette qui regarde par-dessus son épaule avec des yeux bruns et humides (42)

« A ce moment-là, je n'avais pas encore perdu l'espoir ; il résista longtemps. Même quand je dus m'avouer que je n'avais plus aucune aide à attendre, cet espoir insensé resta en moi ; un espoir contraire à toute raison et contraire à ma propre conviction. » (46)

médicaments, outils, munitions... et se prépare à survivre, faute d'autre choix. Elle plante des pommes de terre et des haricots dans un lopin de terre proche du chalet, et espère que ces semences vont pousser.

[p. 56] Un soir, une chatte grise et noire se présente et s'installe au chalet, tout en gardant son autonomie : elle sort toute la journée et revient au soir. Bien qu'elle soit craintive, elle apporte une présence rassurante à la narratrice en dormant dans son lit. Cette chatte ne reçoit pas de nom ; elle est simplement appelée « la chatte ».

L'été se passe à chasser, pêcher, ramasser des herbes et des fruits, mais déjà la narratrice maigrit, ressent la faim et regrette les repas qu'elle faisait avant de se retrouver ici. Elle manque d'expérience et les travaux de la ferme la fatiguent beaucoup.

[p.66] Elle explore le périmètre entouré du mur : il y a une autre chasse, appartenant à un étranger qui n'y venait que rarement, et un alpage. Des cabanes de bûcheron appartiennent à son nouveau domaine, elle peut y trouver quelques ressources, mais la présence de Bella au chalet l'empêche de partir dans de trop longues expéditions. Un jeu de cartes lui permet d'occuper ses soirées à des patiences. Elle pense au garde-chasse, qui aurait pu être enfermé avec elle, et lui apporter du réconfort, mais aussi peut-être se mettre à devenir abusif [p.76]

Réflexions sur « la catastrophe ».

« **Jamais depuis que les hommes existent ils ne sont soucieux d'épargner les bêtes au cours de leurs massacres mutuels** » (48)

Projet de chasse et de pêche : « La perspective de ces activités meurtrières ne me plaisait pas, et pourtant je n'avais pas d'autre choix si je voulais rester en vie ainsi que Lynx. » (50)

Peur de sa propre transformation : « Je ne sais pas pourquoi je le fais, j'obéis à une sorte d'exigence intérieure. Si j'agissais autrement, **j'aurais sans doute peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain et je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles. Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme.** » (51)

Difficulté à trouver un bon emplacement pour les plantations (53)

« Très vite elle [Bella] était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. Cette attitude n'était pas très raisonnable, mais je ne pouvais ni ne cherchais à la combattre. Mes animaux étaient tout ce qui me restait et je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille. » (55)

Lecture d'un almanach paysan qui « contenait un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage » (56)

La chatte traite Lynx « comme une femme capricieuse traite son benêt de mari » (58)

Progressive acclimatation de la chatte. « Je ne pense pas que la chatte ait besoin de moi comme j'ai besoin d'elle » (59)

Retour sur les vacances à la campagne de jadis : « De ces étés à la campagne que je considérais comme un jeu, je retirais certaines connaissances qui me sont restées et qui me servent dans la vie que je suis à présent obligée de mener. » (63)

Expériences de chasse et de pêche. « Jamais je ne pourrai m'y habituer » (63)

Le long du mur, les tiges de noisetiers ont pris racine : « Dès le premier été, il [le mur] fut presque entièrement recouvert de feuillage (...) et bientôt il fut bordé tout le long par une haie verdoyante. » (66)

« Je n'ai jamais eu peur dans la forêt alors qu'en ville je ne me suis jamais sentie tranquille. Pourquoi en est-il ainsi, je l'ignore, sans doute parce que dans la forêt je n'avais pas peur de rencontrer des hommes. » (67)

Spectacle de la nature au lever du jour (68)

Dans l'ensemble cette vallée [celle de l'autre chasse] offrait un aspect plus riant que ma vallée. J'ai bien dit « ma vallée ». Le nouveau propriétaire, s'il en existe un, ne s'est pas encore présenté. » (69)

Pense aux insatisfactions de sa vie passé (71) Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment. (72) Sentiment de dédoublement : « Lorsque je dus me remettre en route, je m'exécutai avec beaucoup de regret et en marchant je redevins cette créature qui seule n'avait pas sa place ici, une créature humaine aux pensées confuses qui brisait les rameaux sous ses lourdes chaussures et se livrait à la sanglante occupation de chasser. / Un peu plus tard, (...) j'avais complètement réintégré mon vieux moi. » (73)

Une fois montre et réveils arrêtés, se « guide sur le soleil ou, quand il ne brille pas, sur l'arrivée et le départ des corneilles » +réflexion sur le « temps artificiel des hommes, haché par le tic tac des horloges, ce qui [lui] a d'ailleurs valu pas mal de déboires » (75)

[p. 76] Elle se met à avoir mal aux dents, et cela la rend pendant quelques jours incapable de mener à bien correctement ses tâches quotidiennes : traire la vache, nourrir le chien et la chatte, s'occuper du potager. [+ Craintes sur ses capacités à veiller sur ses animaux, p. 81-83]

[p. 84] En juin, la chatte accouche de chatons : un gris, mort-né, et une femelle au pelage blanc que la narratrice baptise Perle. Sa couleur ne la prédispose pas à échapper facilement aux prédateurs dans la forêt et la narratrice entrevoit une issue tragique à la vie de cet animal. [peur de manquer d'allumettes + réflexion sur amour de la forêt]

[p. 90] Fin juin, elle coupe le foin pour Bella dans le pré proche du chalet, ce qui l'épuise et la plonge dans un état dépressif. Elle coupe du bois en grande quantité en prévision de l'hiver. Elle cueille des framboises (p. 99), mais, n'ayant pas de sucre pour en faire des confitures, elle doit les manger immédiatement. Elle regrette de n'avoir pas appris ce qui lui serait utile maintenant : savoir bricoler, connaître les cycles de la nature et les maladies des animaux...

[p. 101] Un orage d'été très violent cause la panique chez les animaux et provoque des bruits inquiétants : la cloche d'une église semble sonner, et un bruit violent indique le choc contre le mur de troncs d'arbres et de rochers.

« Ce serait vraiment ridicule, après tant de peines endurées dans la forêt, de succomber à une infection dentaire » (79)

Réflexions sur la responsabilité de s'occuper des animaux et les causes de cette anxiété : « Je ne crois pas qu'on puisse attribuer mon comportement à de la faiblesse ou de la sentimentalité, je ne faisais que suivre un penchant qui m'était inné et que je n'aurais pu combattre sans me détruire moi-même. C'est bien triste pour notre liberté. Il est vraisemblable qu'elle n'ait jamais existé que sur le papier (...) **Je ne vois pas en quoi ce serait déshonorant de porter le fardeau imposé, comme n'importe quel animal, ni en fin de compte de mourir comme n'importe quel animal.** » (88)

« J'aime beaucoup vivre dans la forêt, à présent, et il me serait difficile d'en partir. (...) Parfois je pense qu'il aurait été agréable d'élever mes enfants ici, dans les bois. Pour moi, cela aurait été sans doute le paradis. Mais je doute que mes enfants s'y soient plus autant. Je crois que le paradis n'a jamais existé. Il ne pourrait y avoir de paradis en dehors de la nature et c'est ce que je ne peux pas me représenter. L'idée d'un tel paradis m'ennuie et je n'y aspire pas. » (90)

Remarque sur son apprentissage des signes du climat : « Plus tard j'appris à discerner le moment propice, mais le premier été, je fus livrée sans défense aux intempéries » (91)

Apprentissage de la scie : « Le 3^e jour, je compris enfin, ou plutôt mes mains, mes bras, mes épaules comprirent et d'un seul coup ce fut comme si je n'avais jamais rien fait d'autre de toute ma vie que scier du bois. » (93)

Rq sur sa transformation physique : « Parfois, je m'étonnais devant le miroir de Louise de ma nouvelle apparence. » « La féminité de la quarantaine s'était détachée de moi en même temps que mes boucles, mon double menton et mes hanches arrondies. Par la même occasion, j'avais perdu la conscience d'être une femme. Mon corps, plus intelligent que moi, s'était adapté et avait réduit au minimum les inconvénients de mon état » (95) « Je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain, une souche brune et coriace qui a besoin de toute sa force pour survivre. » (96)

Retour sur le passé : « j'ai souffert pendant deux ans d'être cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie. (...) Mais quant au reste, je ne sais pas grand-chose non plus, je ne connais même pas le nom des fleurs qui poussent le long du ruisseau ? J'ai dû les apprendre en histoire naturelle, d'après des livres et des dessins, et naturellement je les ai oubliés comme tout ce qu'on est incapable de se représenter. » (97)

« On peut très bien vivre sans sucre, avec le temps le corps n'en éprouve plus une envie excessive. » (101)

« La forêt n'est jamais entièrement silencieuse (...) Tout vit et travaille. Mais ce soir-là, il régnait un silence presque total. » (104)

Allusion, p. 107, aux « nuits de bombardement passées à la cave »

« Sur le pré de la forêt se dressait un grand chêne qui avait déjà été touché par la foudre. Celle-ci avait à présent achevé sa victime. Cette fois il ne s'agissait plus d'une marque, le vieux chêne était complètement fracassé. Je le regrettais car dans cette région les chênes sont très rares » (110)

Découverte que le mur n'est pas « seulement invisible », mais aussi « incassable » (111) Elle imagine ce qu'il y a derrière : « Les fleuves (...) arracheraient de leurs lits et de leurs chaises ces choses sans vie qui un jour avaient été des hommes. Et sur les larges bancs de sable resteraient étendus et sécheraient au soleil des hommes et des animaux de pierre parmi les cailloux et les rochers qui eux n'avaient jamais été autre chose que pierre. » (111) A propos de Lynx : « Il savait mieux que moi ce qui me convenait » (111-112) Description du cyclamen (114)

[p. 116] Elle essaie de remettre en état le chemin, mais il lui faudrait une brouette. Elle pense aux grottes [p. 120] qui, dit-on, sont nombreuses dans le massif montagneux ; elles portent en elles l'idée de refuge, mais aussi l'idée de la mort.

[p. 122] L'hiver se passe à s'occuper des bêtes ; elle donne même à manger aux corneilles qui viennent se percher sur les pins autour du chalet. La chatte aime entendre la narratrice chanter, et ses rares gestes d'affection sont précieux. Mais elle a aussi son côté sombre [p. 126], quand elle torture à mort des souris à côté du chalet.[+ réflexion sur l'ennui, p.128]

[p. 128] En septembre, la narratrice monte à l'alpage pour ramasser des airelles; elle envisage de conduire Bella à cet alpage l'été prochain : il y a une cabane dans laquelle elle pourrait s'installer avec son chien et ses chats. [+ cueillette des prunes puis des pommes]

[p. 142] Au début de l'hiver, Perle, qui avait pris l'habitude d'aller attraper des truites au ruisseau et ne restait donc plus toujours au chalet, ne rentre pas un soir. Le lendemain, elle reparait, mais elle a été blessée à mort par un prédateur [p. 143]

[p. 146] La mort environne la narratrice : elle trouve un chamois mort couvert de gale (une épidémie décime ces animaux), des corneilles mortes; elle aperçoit aussi un renard qu'elle suspecte d'avoir causé la mort de Perle.

[p. 149] Bella grossit à vue d'œil : elle attend manifestement un veau. [soirées à lire, faire des patientes + rêves, p. 150-51] La narratrice sacrifie ses deux sacs de marrons pour nourrir les

A propos de sa constante activité : « Je ne pense pas qu'il faille voir là un zèle particulier, car je suis assez indolente de nature, mais qu'aurais-je fait en restant tranquille sur mon banc, sinon me souvenir et ruminer ? » (116)

Les pommes de terre commencent à pousser : « Aussi longtemps qu'une catastrophe naturelle n'anéantira pas ma récolte, je ne devrais pas mourir de faim ». (118)

Attention portée au gibier : « **On est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme.** » (119)

« Tous les chats font ainsi preuve d'une conduite mystérieuse, ils nous restent très étrangers et il nous est très difficile de les atteindre. » (125) description des comportements de Perle et de Tigre.

Réflexions sur les charges portées, toute la vie durant : « C'était étonnant que mes bras ne soient pas allongés jusqu'aux genoux. Peut-être que j'aurais eu moins mal au dos en me courbant. Il ne me manquait plus que je n'ai des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue une créature particulièrement adaptée » (132)

A propos de l'affection de Lynx, et des chiens en général : « C'est peut-être le chien qui est responsable de la folie de grandeur de l'homme. Même à moi, il m'est arrivé de penser que je devais avoir qqch de particulier, qd je voyais Lynx défailir de joie en me regardant. Mais je n'avais rien d'exceptionnel, bien sûr ; Lynx était tout simplement fou des hommes comme tous les chiens » (136)

Sentiments ambivalents à l'égard des chats : « J'ai toujours aimé les observer et à mon affection s'est toujours mêlé une admiration légèrement découragée. Lynx paraissait éprouver le même sentiment. Il était attaché aux chats parce qu'ils appartenaient à notre clan, surtout à Perle qui ne le repoussait jamais en feulant, mais il ne sentait pas vraiment à l'aise en leur présence. » (141)

« Je n'ai pas oublié Perle. (...) La plupart du temps, je vois un pauvre tas ensanglanté, les yeux vitreux entrouverts, la langue rose serrée entre les dents. Cela n'a aucun sens de se défendre contre des images. Elles vont et viennent et plus je me défends contre elles, plus elles deviennent macabres. » (144)

A propos de Louise : « Au fond, je n'en savais pas plus sur elle que je n'en sais aujourd'hui sur Bella et sur la chatte ; si ce n'est qu'il est plus facile d'aimer Bella ou la chatte qu'un être humain » (145)

« Pourtant, même si je ne veux pas me l'avouer, je suis devenue prisonnière de cette cuvette encaissée. » (145)

« Perle avait subi un dommage mais ce tort n'avait pas été non plus épargné aux truites, ses victimes. Devrais-je le reporter sur le renard ? **Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste. Moi seule peux faire grâce. Parfois je préférerais que le poids de la décision ne repose pas sur mes épaules. Mais je suis un être humain et je pense et j'agis comme un être humain. Je n'en serais délivrée que par la mort** » (149)

Moment de retour sur soi, à l'occasion de Noël (153-156) sorte de « travail » perçu comme nécessaire pour « vivre en paix » (158)

« Moi qui avais toujours été sujette aux refroidissements, j'en fus d'un seul coup complètement guérie. Et pourtant il m'était impossible de prendre les précautions les plus élémentaires et je revenais souvent à la maison épuisée et trempée. » (159)

chevreuils, qui semblent souffrir du froid [p. 161-162 + épisode du chevreuil blessé qu'elle doit achever] . Enfin le moment arrive de la naissance du veau [p. 165]. Malgré son inexpérience et ses craintes, la narratrice parvient à mener à bien la naissance d'un petit taureau.

[p. 169] La chatte est en chaleur, et apparemment elle arrive à ses fins avec un matou qui ne se montre pas mais que la narratrice entend non loin et baptise « Monsieur Koua-koua ». Plus tard [p. 181], la chatte accouche de trois chatons : l'un d'eux meurt dans des convulsions peu après sa naissance ; la narratrice baptise Tigre et Panthère les deux survivants. Panthère disparaît peu de temps après, sans doute emporté par un prédateur. Tigre reste seul, et sa suractivité fatigue sa mère et Lynx : il ne reste que la narratrice pour accepter de jouer avec lui.

La narratrice évoque souvent dans son récit des événements encore à venir: on apprend ainsi que Lynx va mourir, que que Tigre ne vivra qu'un an, et que Taureau va être abattu d'un coup de hache par un homme.

[p.194, après l'épisode des violettes derrière le mur lisse et froid] Fin mai, la narratrice déménage et monte vers l'alpage. Elle laisse un mot sur la porte du chalet [p. 197], et met ses deux chats dans une boîte percée de trous. Elle conduit ensuite Lynx, Bella et le taureau sur le chemin, et en quatre heures elle arrive à sa résidence secondaire. La chatte se sauve aussitôt et retourne au chalet, tandis que Tigre s'installe dans une armoire. La narratrice explore les alentours de sa cabane [p. 206] et observe la vallée, où aucun signe de vie n'est perceptible. Elle découvre de nouvelles provisions dans les cabanes et chalets voisins, mais les souris ont déjà pratiquement tout dévoré ; elle trouve néanmoins de la farine, ce qui lui permet de faire des galettes rudimentaires.

« Je pris conscience petit à petit de tout ce que je pouvais réaliser avec mes mains. **La main est un outil merveilleux. Souvent je me disais que si des mains avaient subitement poussé à Lynx il n'aurait pas tardé à penser et à parler.** » (159-160)

« ... je me sentais malade. Je savais que c'était l'idée qu'il me faudrait toujours recommencer à tuer. J'essayais de me représenter ce que peut éprouver quelqu'un pour qui tuer est un plaisir. Mais en vain. » (164)

« Je la [Bella] caressai et lui parlai pour lui donner du courage. (...) Elle se calmait un peu quand je lui parlais et je me mis à lui raconter tout ce que la sage-femme m'avait dit quand j'étais moi-même à la clinique. Que ça se passerait bien, que ça ne durerait plus longtemps, que ça ne ferait pas mal, et toutes sortes de bêtises de ce genre. » (165)

A propos de Lynx : « Depuis qu'il est mort je me sens comme amputée, quelque chose me manque et me manquera toujours. (...) Ce qui est bcp plus grave, c'est que sans Lynx je me sens réellement seule. / Depuis sa mort, je rêve souvent d'animaux. Ils me parlent comme des humains et dans mes rêves cela me semble tout naturel. » (174)

Pls réflexions sur le mur qu'elle tend à oublier. Rq sur le fait qu'aucun avion ne passe. (175)

Dvltpt sur les corneilles (176-177) |[et plus loin, p. 181 : « Elles semblaient me considérer comme une merveilleuse institution, une sorte d'assurance sociale, et elles devenaient chaque jour plus paresseuses. »]

« Je n'avais qu'à attendre et à attendre encore. Ici tout vient en son temps, un temps qui n'est pas harcelé par des milliers de montres. Rien ne pousse ni ne presse. Je suis la seule à être impatiente dans cette forêt et à en souffrir. » (180)

Jeux des chatons avec Lynx sous le regard de la chatte : « La chatte regardait faire Lynx et si j'ai vu un jour une chatte sourire avec une joie maligne, c'est bien elle » + plus loin, p. 192 jeux avec la narratrice : « Il ne lui manquait que deux petites mains pour applaudir quand je sautais de frayeur. »]

Réflexions sur le temps que demande d'aimer et de prendre soin : « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire. Elever un enfant représente vingt ans de travail, le tuer ne prend que dix secondes. Même le taureau a mis un an pour devenir grand et fort et quelques coups de hache ont suffi à l'anéantir. (...) Je ne peux m'empêcher d'y voir un désordre horrible et excessif. L'homme qui l'a abattu était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi. Le désir secret de tuer devait déjà sommeiller en lui auparavant. Je pourrais aller jusqu'à en avoir pitié puisque telle était sa nature. » (188)

Pas de notes prises pendant l'alpage, mais des souvenirs nets : « Je ne pourrai jamais oublier l'odeur de l'été, les pluies d'orage et les soirs étoilés » (205)

« A propos de Lynx : « D'ailleurs il détestait le point de vue et cherchait toujours à me convaincre de choisir d'autres promenades. Je dis convaincre parce que c'est le seul mot qui me vient à l'esprit pour exprimer ce qu'il faisait. » (210)

Evocation de la vie de Lynx et de son enterrement à l'alpage.

« Quand plus tard, pendant la fenaison, je remontais là-haut du fond de la gorge humide, j'avais l'impression de retourner dans un pays qui de façon mystérieuse me libérait de moi-même. Toutes les appréhensions et tous les souvenirs restaient en bas sous les pins sombres et attendaient chaque descente pour m'assaillir. C'était comme si les grands pâturages répandaient un doux poison qui se nommait oubli. » (212)

[p. 212] Après quelques jours sur l'alpage, la narratrice retourne à son chalet pour surveiller son champ de patates ; elle constate que les plants ont poussé. Dans le chalet, elle observe que son lit est marqué d'un petit creux, comme si la chatte y était revenue coucher.

[p. 216] À son retour sur l'alpage, Tigre manifeste de la mauvaise humeur d'avoir été abandonné. Elle admire les étoiles depuis le pas de sa porte, un spectacle qui la rassure [p. 221].

[p. 227] Elle coupe à nouveau les foin près du chalet, mais cette année cela ne lui cause pas autant de peine. Elle est fatiguée par cet effort, cependant. [+ Moment de découragement, et pensée de mort, p. 232] Elle a renoncé à enfermer Tigre en son absence, et il lui est moins hostile de ce fait.

[p. 233] Un orage éclate sur l'alpage ; la narratrice ne cesse de penser à sa responsabilité envers ses bêtes, et à la nécessité de vivre pour assumer cette charge. Elle craint de se blesser ou de tomber malade et d'être empêchée de remplir ses tâches quotidiennes. Cela lui rappelle l'époque où elle s'occupait de ses petites filles [p. 236]. Tigre boite ; il s'est enfoncé une épine dans la patte, et la narratrice a beaucoup de mal à la lui enlever car il ne se laisse pas faire [p. 237]. En cette fin d'été, après s'être occupée des vaches, elle joue à cache-cache avec Tigre [p. 239-40] et fait des promenades en forêt avec Lynx. Depuis un point de vue, elle observe la vallée avec des jumelles. Elle constate, impuissante, les effets de l'épidémie sur les chamois, qui souffrent de la gale et deviennent aveugles [p. 242].

Observations sur la petite maison derrière le mur : « **Le monde, me sembla-t-il, allait lentement être dévoré par les orties.** » (214)

A propos d'un lézard tué par Tigre : « Que pouvais-je y faire ? **Je ne suis pas le dieu des lézards ni celui des chats.** Je suis en dehors de tout cela et il vaut mieux que je ne m'en mêle pas. Parfois je ne peux m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une part certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. Mais la forêt vient facilement à bout de mon gâchis. (...) Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées. **Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent.** » (215)

« Il m'est parfois difficile, en écrivant, de maintenir la séparation entre mon moi ancien et mon moi nouveau, ce moi nouveau dont je ne suis pas sûre qu'il ne soit pas lentement aspiré par un nous plus grand que lui. Mais déjà à cette époque, le changement se frayait une voie. L'alpage en était responsable. Dans le silence bruisant de la prairie, sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté. Autrefois j'avais tiré toute ma fierté d'être une telle vie, mais sur l'alpage cette vie m'apparaissait misérable et ridicule, un néant bouffi d'orgueil. » (215)

« Le mur n'était-il pas une confirmation de mes craintes enfantines ? En une nuit, ma vie passée et tout ce à quoi je tenais m'avait été volés de façon mystérieuse. Tout pouvait arriver puisqu'une telle chose était possible. Naturellement, on m'avait inculqué à temps assez de discipline et de raison pour que j'étouffe dans l'oeuf des excès de ce genre. Mais je ne suis pas sûre que ce comportement soit normal ; peut-être que la seule réaction normale à ce qui est arrivé aurait été de sombrer dans la folie. » (217)

A propos de Bella : « Elle était là, luisante, chaude et tranquille, notre grande et douce mère nourricière. » (218)

« La nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer. » (222)

Jeux avec Tigre : « Sa passion était de jouer la comédie, avec comme principaux rôles celui de l'animal sauvage, furieux, terrible et semant la terreur, celui du doux chaton sans défense et inspirant la pitié, [etc] » (224)

« J'avais peur et en même temps j'étais révoltée de cette puissance à laquelle nous étions livrée, moi et mes bêtes. (...) j'eus soudain la conviction que je ne pouvais pas partir. (...) Qqch en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié. D'un seul coup je retrouvai mon calme et oubliai ma peur. » (233)

« ... je pensai à la chatte. Et pourtant c'était elle qui avait choisi cette liberté ! Mais l'avait-elle vraiment fait, non, elle ne pouvait pas choisir. Je ne trouvais aucune différence entre elle et moi. Il m'était bien possible de choisir, mais seulement dans ma tête, ce qui pour moi ne comptait guère (...) En tant qu'être humain, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. **Un assez douteux cadeau de la nature si on y réfléchissait.** » (235)

« Je ne sais pas s'il s'agissait bien d'un busard. C'aurait pu être un faucon ou un épervier. J'ai l'habitude d'appeler busard les oiseaux de proie, simplement parce que ce mot me plaît. » (243)

Image de l'activité des hommes / « du soleil, de la lune et des étoiles » comme un grand jeu, manqué pour le premier, réussi pour le second (244) : « **Le grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles, lui, semblait avoir réussi ; il est vrai qu'il n'avait pas été inventé par les hommes. Cependant il n'avait pas fini d'être joué et pouvait bien porter en lui le germe de l'échec. Je n'étais qu'une spectatrice attentive et enthousiaste, mais ma vie tout entière n'aurait pas été assez longue pour comprendre la plus courte des phases de ce jeu.** » (244)

« Les heures passées sur le banc devant la cabane était la réalité, une expérience que je faisais en personne et pourtant pas jusqu'au bout. Presque toujours les pensées étaient plus rapides que les yeux et falsifiaient l'image véritable. » (245)

« Je suis un mauvais robot. Je reste un être humain qui pense et qui sent et je ne pourrai pas perdre l'habitude de le faire. (...) Ce qui importe c'est d'écrire et puisqu'il n'y a plus de conversation possible, je dois m'efforcer de continuer ce monologue sans fin » (247)

« Dans mon souvenir, l'été est assombri par des événements qui n'ont eu lieu que plus tard. Je ne sens plus combien tout a été beau, je le sais seulement. C'est une terrible différence » (248)

[p. 250] Fin septembre, elle redescend au chalet. [Retrouvailles avec la chatte] C'est son deuxième automne dans la forêt. La voiture de Hugo est envahie de souris et d'oiseaux [p. 258-259]. La narratrice récolte ses haricots, ses pommes de terre et stocke des pommes et des airelles pour l'hiver. Tigre cherche une compagne, mais sa mère le repousse [p. 266]. Il va dans la forêt et chante en vain pour se trouver une femelle.

« Avec force ronronnements et miaulements, elle [la chatte] me raconta les événements de son long été solitaire. » (251)

Analyse des sensations différentes entre l'alpage et le chalet : « chaque pierre du chemin, chaque buisson m'était familier ; c'était beau mais un peu prosaïque après la neige étincelante sur les rochers. Pourtant c'était dans ce prosaïsme familier que je devais vivre si je voulais rester un être humain. A l'alpage qqch du froid et de l'étendue du ciel s'était infiltré en moi et m'avait insensiblement éloignée de la vie. » (252)

Rq sur l'impossibilité de vivre de façon « trépidante » dans la forêt (vs ville) (257) « C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante » (258)

Idée que la vie reviendra derrière le mur : « Quand je regarde le sol, de l'autre côté du mur, je n'aperçois ni une fourmi ni un coléoptère, ni le moindre insecte. Mais il n'en sera pas toujours ainsi. La vie reviendra avec l'eau des ruisseaux, une vie élémentaire et minuscule qui s'infiltrera dans la terre et la ranimera. Cela devrait m'être indifférent et pourtant, si étrange que ça paraisse, cette pensée me remplit d'une secrète satisfaction. » (260)

Considérations sur les cimetières et ce qu'on y trouve : « Si jamais la vie devait renaître, elle naîtrait de leur corps décomposé et non de ces choses de pierre condamnées à rester inanimées jusqu'à la fin des temps. J'avais pitié d'eux, pitié des morts et de ceux qui avaient été changés en pierre. La pitié était la seule forme d'amour que j'avais conservée à l'égard des humains. » (265-666)

[p. 270] Bella elle aussi est en chaleur, et Taureau semble prêt à s'unir à elle, ce qui horrifie la narratrice. Elle le retire de l'étable et l'installe dans le garage. Finalement, elle le laisse couvrir sa mère plusieurs fois, dans l'espoir que Bella aura un autre veau.

« Au cours des mois suivants, il m'arriva maintes fois de maudire ce cycle de la conception et de la naissance, qui transformait ma paisible étable mère-enfant en un enfer de solitude et de folie paroxystique. » (273)

« Bella est devenue bien plus que ma vache, c'est une sœur patiente qui supporte son sort avec plus de dignité que moi. » (273)

« **J'avais toujours aimé les bêtes, mais à la manière superficielle des citadins. Et quand soudain je me mis à dépendre entièrement d'elles, tout devint différent.** On raconte que des prisonniers ont réussi à apprivoiser des rats, des araignées et des mouches. Je pense qu'ils n'ont fait que se plier à leur situation. Les barrières entre les hommes et les animaux tombent facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse » (274)

Rêves où elle enfante des animaux. « Je ne suis qu'une simple femme qui a perdu le monde qui était le sien, et qui est en chemin pour en trouver un autre. Ce chemin est douloureux et ne prendra pas fin avant longtemps. » (275)

[p. 276] Considérations sur le temps, les hommes...

« Je crois que le temps est immobile et que je me meurs en lui parfois lentement, parfois à une vitesse foudroyante (...) Il s'étend à l'infini comme une toile d'araignée géante. Des milliards de petits cocons sont pris dans ses fils (...) tout ce qui est mort et tout ce qui vit » (276-77)

[p. 279] Noël approche, la neige tombe. La chatte est enceinte à nouveau, mais de Monsieur Koua-koua et non de Tigre. Ce dernier sort à nouveau pour fonder une famille, mais il ne revient plus, sans qu'on puisse savoir quel a été son sort exact. Lynx suit sa trace jusqu'au ruisseau sur les hauteurs surplombant le chalet, mais ne sait plus où aller ensuite [p. 281]. La chatte donne naissance à quatre chatons morts-nés, puis est atteinte d'une maladie qui dure plusieurs jours ; sa personnalité change également, par la suite : elle devient plus attachée à la narratrice et plus résignée, moins animée.

Puis c'est au tour de la narratrice de tomber malade [p. 284] : elle délire sous l'effet de la fièvre, et ne peut accomplir ses corvées pendant plusieurs jours. Elle perd en fait tout repère de date et d'heure, et en est réduite à régler sa montre sur les corneilles, qui viennent habituellement à 9h près du chalet. Elle voit d'ailleurs apparaître une corneille blanche que les autres corneilles rejettent; elle lui donne à manger [p. 294-95] Le printemps amène l'insouciance, jusqu'à ce que Lynx arrive un jour la patte en sang [p. 297] : il a sans doute reçu une pierre qui a glissé. La narratrice le soigne, et au bout d'une semaine il est rétabli.

La narratrice a perdu sa montre et son réveil s'est arrêté [p. 301] : c'est grâce aux saisons qu'elle sait qu'elle a passé deux ans dans la forêt. Le moment est revenu de monter à l'alpage : la chatte le perçoit et disparaît pour qu'on ne l'emporte pas dans une boîte comme la fois précédente [p. 304]. Depuis l'alpage, le paysage de la vallée a changé encore plus, et les routes semblent avoir été englouties par les mauvaises herbes [p. 307]. La narratrice regrette de ne plus avoir Tigre avec elle, mais se promène en forêt avec Lynx. En voyant Taureau s'accoupler avec Bella, cette fois la narratrice pense qu'il y aura un veau dans quelques mois [p. 310]. Fin juillet elle descend au chalet couper les foin [p. 312] ; elle retrouve la chatte. Elle fait des aller-retours entre le chalet et l'alpage.

« **Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister.** (...) Il est difficile de se défaire de cette folie des grandeurs ancrée en nous depuis si longtemps. (...) Ce sont les hommes qui sont sans doute le plus à plaindre, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses. Cela les a rendus méchants, désespérés et bien peu dignes d'être aimés. (...) Je ne peux pas comprendre pourquoi nous avons fait fausse route. Je sais seulement qu'il est trop tard. » (278)
Les corneilles, « symbole de la patience stoïque » (279)

« Ce que j'en ai vu suffit à me persuader que l'amour n'est pas un état agréable pour les animaux. Ils ne peuvent pas savoir que cet état sera passager car pour eux chaque seconde dure une éternité. Les mugissements rauques de Bella, les plaintes de la vieille chatte et le désespoir de Tigre ne recelaient pas la moindre trace de bonheur. Et ensuite l'épuisement, un poil terne et un sommeil proche de la mort. » (281)

« Le corneilles s'abattirent en criant sur la clairière et je mis ma montre sur neuf heures. C'est depuis ce temps que ma montre indique l'heure des corneilles. J'ignorais le temps qu'avait duré ma maladie et après un moment de réflexion je barrai une semaine sur le calendrier. A partir de là, le calendrier n'est plus à jour » (290)
« Le séjour à l'alpage m'avait quelque peu transformée et ma maladie était une suite de cette transformation. Je me détachais lentement de mon passé et m'en remettait à un nouvel ordre des choses » (291)
« J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait mon propre corps sans protection. Mais les bêtes non plus ne se comportent pas toutes de la même façon. (...) Ma faculté d'imagination est très limitée, elle n'arrive pas à pénétrer jusqu'à la chair lisse et blanches des animaux à sang froid. / Et les insectes, comme ils me restent étrangers (...) Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité, mais j'en suis bien éloignée. Etranger et méchant restent encore pour moi une seule et même chose. Et je crois que les animaux eux-mêmes ne sentent pas autrement. » (293)

« Deux années s'étaient écoulées dans la forêt et je m'aperçus que je ne croyais plus qu'on finirait par me trouver » (303)

« Cette fois, je n'avais pas posé de note sur la table, l'idée ne m'en avait pas effleurée. » (305)

« Je lui parlais [à Lynx] bcp à cette époque et il comprenait le sens de presque tout ce que je lui disais. Qui sait, peut-être comprenait-il même plus de mots que je ne le pensais. **Cet été-là, j'oubliai complètement que Lynx était un chien et pas un homme. Je le savais, mais cette différence n'avait pour moi plus aucun sens** (...) J'avais moi aussi appris sur lui une foule de choses et je comprenais presque tous ses mouvements et presque tous ses appels. Il avait fini par régner entre nous une tranquille compréhension silencieuse. » (309)
« ... je savais que Bella était très raisonnable et que je pouvais me fier à elle. La raison habitait son corps tout entier et lu dictait ce qu'il fallait faire. » (311)

[p. 317] C'est en retournant un jour à l'alpage qu'elle voit un inconnu debout sur le pré, Taureau étendu mort à ses pieds. Lynx attaque l'homme, mais la narratrice le rappelle d'un sifflement : elle se précipite dans la cabane pour prendre son fusil, mais entre-temps l'homme a abattu Lynx d'un coup de hache. Elle tire et abat l'inconnu instantanément. D'après ses habits c'était un homme aisé, peut-être un propriétaire de chasse comme Hugo. Elle ne l'enterre pas, pas plus que Taureau, mais prépare une sépulture pour Lynx. Bella tremble et ne donne pas de lait ce jour-là : la narratrice dort près d'elle à l'étable pour la rassurer. [p. 320]

Le lendemain toutes deux redescendent au chalet ; elles retrouvent la chatte. La narratrice commence à rédiger son récit au début de l'hiver. Cela lui prend quatre mois. Elle est certaine maintenant que Bella attend un veau. Elle pense aux animaux qu'elle a perdus, mais elle sait que d'autres viendront. Elle pense aussi que la corneille blanche attend qu'elle vienne lui donner à manger.

« Je ne l'avais jamais entendu aboyer avec tant de fureur et de haine. Je compris tout de suite que qqch de terrible s'était passé » (317)

« Il m'était impossible de comprendre ce qui s'était passé. Aujourd'hui encore je me demande pourquoi l'homme inconnu a tué Taureau et Lynx. (...) »

Lorsqu'en novembre l'hiver fit son entrée, je décidai de commencer ce récit. C'était une ultime tentative. Je ne voulais pas rester tout l'hiver aux prises avec cette question à laquelle personne, personne au monde ne pouvait donner de réponse. J'ai mis presque quatre mois à écrire cette histoire. (321)

« Aujourd'hui vingt-cinq février, je termine mon récit. Il ne me reste plus de feuille de papier. Il est cinq heures du soir et il fait encore assez clair pour que je puisse écrire sans lampe. Les corneilles se sont envolées et tournent au-dessus de la forêt. Qd elles aurons disparu, j'irai dans la clairière porter à manger à la corneille blanche. Elle m'attend déjà. » (322)